Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général HGGSP + HLP, veuillez visiter :
bac-hggsp-hlp.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL • CORRIGÉ DÉTAILLÉ

Humanités, littérature et philosophie

Session 2022 • Jour 2

Code sujet **22-HLPJ2LR1** 4 heures

Proposition de corrigé pédagogique • FormaV

Se repérer dans le corrigé

Sujet 1 — Sensibilité de Sophie et choix de vie
2 réponses • sujet p. 2–2

Sujet 2 — Précaution face aux développements technologiques et rôle de la littérature
2 réponses • sujet p. 3–3

Les numéros, parties et pages renvoient au sujet original. Chaque réponse rappelle la consigne, explique la démarche et donne le résultat.

Sujet 1

20 points

Sensibilité de Sophie et choix de vie

Première partie : interprétation littéraire

Question Première partie

Sujet p. 2

> Peut-on dire que le personnage de Sophie est dominé par sa sensibilité ?

La question invite à distinguer deux sens de « dominé » : être submergé par ses émotions, mais aussi leur obéir au point de ne plus pouvoir choisir. Dans la lettre du 10 décembre, Sophie semble d'abord entièrement envahie par ses sentiments pour Julien. Pourtant, le contexte précise qu'elle renonce à lui au nom de sa foi. Sa sensibilité la bouleverse donc sans nécessairement décider à sa place.

La souffrance de Sophie est d'abord physique et psychique. Malade depuis « plus de trois semaines », elle dit n'avoir « plus de force » et souhaiter « mourir » (l. 1-3). L'intensité de son amour se traduit par des images de déchirement et d'étouffement : l'image de Julien « emplit et déchire » son cœur (l. 4-6), puis la tendresse « [la] tue » (l. 7-9). La répétition du vocabulaire de la douleur rend sensible l'emprise de l'émotion sur son corps et son esprit. L'opposition entre une « douce » et « terrible sentimentalité » (l. 7-9) montre en outre que le sentiment est à la fois délicieux et insupportable.

Cette sensibilité est aussi marquée par l'incertitude. Sophie ne sait pas si elle « redoute ou […] souhaite » que Julien s'efface en elle (l. 4-6). Son amour la place ainsi dans un conflit intérieur : elle souffre de l'absence, mais voudrait aussi échapper à la douleur que provoque le souvenir. La scène calme de la malade couchée près de sœur Marthe, devant « un ciel d'hiver très bleu » (l. 10-11), contraste avec la violence de cette vie intérieure. Le monde extérieur semble paisible, tandis que Sophie est agitée par ses émotions.

Ce qui la bouleverse le plus n'est cependant pas seulement la passion amoureuse. Elle affirme que la bonté de Julien lui a donné une expérience unique de la relation humaine : auprès de lui, elle a connu une « pureté » et une « amitié infinie » (l. 12-19). Elle estime que les attentions de la supérieure et de ses sœurs ne peuvent plus la satisfaire, et vont même jusqu'à l'« offenser » (l. 14-17). L'hyperbole et les oppositions entre l'amour de Julien et les relations ordinaires soulignent la force de son attachement. Elle imagine qu'ils étaient « des âmes mêlées » (l. 18-19), formule qui suggère la disparition des frontières entre les deux êtres. Cette idéalisation révèle combien sa sensibilité transforme le souvenir de leur relation.

Mais le texte ne montre pas une Sophie réduite à une réaction immédiate. Elle réfléchit à la douleur de Julien après leur séparation et regrette de ne pas avoir alors compris sa souffrance (l. 22-26). Elle est donc capable de se décentrer et de reconnaître les sentiments de l'autre. Surtout, le contexte précise qu'elle a décidé de renoncer à Julien au nom de sa foi. Cette décision indique que son attachement ne gouverne pas entièrement sa conduite : une conviction religieuse, ainsi que le choix de la vie au couvent, pèsent aussi sur elle. Il faut toutefois nuancer : la lettre montre que cette décision ne supprime pas l'amour, puisqu'elle continue à souffrir de son absence et ne peut « écarter » sa sentimentalité (l. 27-29).

Ainsi, Sophie est profondément dominée par sa sensibilité si l'on entend par là qu'elle est submergée par la douleur, la tendresse et le souvenir. Les images de déchirement et d'étouffement le rendent manifeste. Mais elle n'est pas entièrement gouvernée par ses sentiments : le contexte fait apparaître un choix de renoncement fondé sur la foi. Le personnage est donc partagé entre une vie affective qui l'envahit et une conviction à laquelle elle tente de rester fidèle.

RÉPONSE À RETENIR

Oui, Sophie paraît dominée par sa sensibilité sur le plan intérieur : sa maladie, son chagrin et son amour pour Julien l'envahissent, comme le montrent les images du cœur « déchiré » et de la sentimentalité qui l'« étouffe » (l. 4-9, 27-29). Mais cette domination n'est pas absolue : selon le contexte, elle renonce à Julien au nom de sa foi. Ses sentiments la bouleversent sans effacer sa capacité de choisir selon ses convictions.

Deuxième partie : essai philosophique

Question Deuxième partie

Sujet p. 2

> Nos choix de vie peuvent-ils se faire contre nos sentiments ?

Nos sentiments semblent parfois incompatibles avec les décisions que nous jugeons nécessaires : on peut aimer quelqu'un tout en renonçant à une relation, ou désirer une voie tout en choisissant une autre. Mais que signifie agir « contre » ses sentiments ? Il peut s'agir de résister à un désir immédiat, ou de nier tout ce que l'on éprouve. La première possibilité paraît souvent nécessaire à la liberté ; la seconde risque de conduire au déni ou au malheur. Il faut donc se demander si nos choix peuvent s'opposer à nos sentiments sans cesser d'être véritablement les nôtres.

D'abord, nous pouvons agir contre un sentiment particulier lorsque nous estimons qu'il nous entraînerait vers une décision mauvaise ou injuste. Un sentiment, parce qu'il est intense, ne constitue pas à lui seul une raison suffisante d'agir. La colère peut pousser à se venger ; la peur, à renoncer à une action pourtant importante ; le désir, à privilégier un plaisir immédiat au détriment de conséquences prévisibles. Dans ces situations, réfléchir permet de prendre de la distance et de considérer les effets de notre conduite. Un choix libre ne consiste pas nécessairement à satisfaire tout ce que l'on éprouve : il peut supposer de résister à une impulsion pour préserver une promesse, une responsabilité ou le respect d'autrui. Ainsi, une personne peut refuser de se venger, non parce qu'elle ne ressent plus de colère, mais parce qu'elle juge que la vengeance serait injuste.

La distinction entre sentiment et décision aide également à comprendre que nos émotions ne sont pas toujours de simples obstacles. Nous ne décidons pas directement de tomber amoureux, d'éprouver du chagrin ou d'avoir peur. En revanche, nous pouvons examiner ces sentiments et décider de la conduite à adopter. Dans le cas de Sophie, le contexte présente une jeune femme qui renonce à Julien au nom de sa foi, alors que sa lettre témoigne d'un amour toujours douloureux. Elle ne cesse pas d'aimer parce qu'elle l'a décidé ; elle choisit plutôt de ne pas suivre cet amour jusqu'à une vie commune. Son exemple montre donc qu'un choix peut aller à l'encontre d'un désir sans abolir le sentiment lui-même.

Agir contre ses sentiments peut même être une manière de leur rester fidèle à un niveau plus profond. Une émotion présente n'est pas toujours l'expression de l'ensemble de nos valeurs. Une personne peut ressentir le désir de partir, tout en accordant davantage d'importance à un engagement durable ; elle peut éprouver de la peur, tout en jugeant qu'une action courageuse est nécessaire. Ce n'est pas forcément une raison froide qui triomphe d'une sensibilité irrationnelle : c'est parfois une fidélité à des convictions, à une idée du bien ou à une promesse qui donne une direction à une existence. Le choix de Sophie est compréhensible ainsi : le sentiment amoureux compte, mais sa foi compte aussi dans la manière dont elle entend conduire sa vie.

Pourtant, prétendre choisir contre ses sentiments comporte un risque. Si l'on traite ses émotions comme des faiblesses qu'il faudrait toujours supprimer, on peut se couper de ce qu'elles nous apprennent. La tristesse signale parfois une perte importante ; la peur peut avertir d'un danger réel ; l'amour révèle une attache ou un

besoin de relation. Les ignorer systématiquement ne rend pas nécessairement libre : cela peut rendre le choix aveugle à nos propres besoins et provoquer une souffrance durable. Dans la lettre, Sophie souffre profondément de sa séparation et affirme ne pouvoir écarter sa sentimentalité (l. 27-29). Son choix religieux ne rend donc pas ses sentiments inexistants ni insignifiants. Il demeure un choix douloureux, dont le sujet doit reconnaître le coût.

En outre, il faut distinguer la maîtrise de soi de la négation de soi. Maîtriser un sentiment, ce n'est pas feindre de ne pas l'éprouver ; c'est le reconnaître, puis décider de la place qu'on veut lui donner. Une décision durable gagne à prendre en compte les émotions, les obligations et les conséquences concrètes. Elle n'est ni la soumission à l'impulsion du moment, ni l'application mécanique d'une règle extérieure. Pour être vraiment le nôtre, le choix doit pouvoir être assumé par la personne qui l'effectue, y compris dans ses raisons et dans les sacrifices qu'il implique.

En définitive, nos choix de vie peuvent se faire contre certains de nos sentiments, notamment lorsque nous refusons de laisser un désir immédiat décider à notre place. Mais ils ne peuvent pas être librement construits sur le mépris systématique de ce que nous éprouvons. Choisir avec lucidité, c'est écouter ses sentiments sans leur obéir automatiquement, puis décider au nom de valeurs et d'engagements que l'on peut reconnaître comme siens. L'opposition véritable n'est donc pas entre le sentiment et le choix : elle est entre la soumission irréfléchie à une émotion et une décision personnelle qui tient compte de l'émotion sans s'y réduire.

> **RÉPONSE À RETENIR**
>
> Oui, nos choix de vie peuvent aller contre un sentiment ou un désir immédiat, si nous jugeons qu'une valeur, une responsabilité ou un engagement doit prévaloir. Mais cela ne signifie pas que nous pouvons supprimer nos émotions, ni qu'il soit souhaitable de les nier : elles doivent être entendues et examinées. Un choix libre consiste à reconnaître ce que l'on ressent, puis à décider sans s'y soumettre automatiquement et sans l'ignorer systématiquement.

Sujet 2

20 points

Précaution face aux développements technologiques et rôle de la littérature

Première partie : interprétation philosophique

Question Première partie

Sujet p. 3

> Pourquoi, selon Hans Jonas, la précaution vaut-elle mieux que l'espérance ?

Démarche. Pour expliquer la préférence de Jonas, il faut suivre le raisonnement du passage : les développements techniques tendent d'abord à échapper à ceux qui les ont mis en mouvement ; cette perte de maîtrise rend ensuite les corrections plus difficiles ; il devient donc nécessaire d'examiner les risques dès le commencement. La précaution ne signifie toutefois pas céder à toute peur : Jonas distingue les dangers sérieusement fondés des simples fantasmes.

Analyse du texte. Dès les premières lignes, Jonas souligne que les développements techniques entrepris pour réaliser des buts à court terme acquièrent une « dynamique contraignante » et une « inertie autonome » (l. 1-4). Ils deviennent irréversibles et débordent la volonté ainsi que la planification de leurs initiateurs (l. 4-7). Les faits accomplis s'accumulent ensuite et deviennent « la loi » de la continuation du processus (l. 7-9). L'opposition entre le « premier pas », qui relève de la liberté, et le « second et […] tous ceux qui suivent », dont nous devenons « esclaves » (l. 10-13), insiste sur le contraste entre la décision initiale et la difficulté de reprendre ensuite le contrôle.

Cette perte de maîtrise s'accompagne d'une réduction du temps et de la capacité de corriger. L'accélération du développement technologique ne laisse plus assez de temps pour des corrections automatiques ; même lorsqu'un délai subsiste, la correction devient plus difficile et la liberté d'agir diminue continuellement (l. 13-17). Il faut donc anticiper plutôt que compter sur la possibilité de réparer les conséquences une fois qu'elles se sont produites.

Enfin, Jonas ne recommande pas une peur sans discernement. Il demande de « veiller aux commencements » et de donner la priorité aux possibilités de malheur « fondées de manière suffisamment sérieuse », en les distinguant des simples fantasmes de la peur (l. 17-19). Il ne nie pas que les espérances puissent être aussi bien fondées ; il soutient néanmoins que la possibilité de conséquences graves, difficiles à corriger, justifie d'examiner les risques en premier.

RÉPONSE À RETENIR

Selon Hans Jonas, la précaution vaut mieux que l'espérance parce que les conséquences de l'action technologique risquent d'échapper rapidement à ceux qui les ont déclenchées. Un projet peut commencer librement, avec un objectif limité, puis acquérir une dynamique autonome : les décisions déjà prises s'accumulent, entraînent les suivantes et rendent le processus difficile à arrêter. Jonas résume cette perte de maîtrise en affirmant que le premier pas relève de notre liberté, tandis que nous devenons ensuite « esclaves » des pas qui suivent (l. 10-13).

De plus, l'accélération technique réduit le temps disponible pour corriger les erreurs et rend chaque correction plus difficile (l. 13-17). Il est donc prudent d'examiner les risques avant que les faits accomplis ne limitent notre liberté. Jonas ne demande pas de renoncer à tout espoir ni de redouter des dangers imaginaires : il faut donner la priorité aux possibilités de malheur suffisamment sérieuses et fondées, sans nier que les espérances puissent l'être également (l. 17-19). La précaution est ainsi une règle de responsabilité face à des conséquences potentiellement graves et difficiles à corriger.

Deuxième partie : essai littéraire

Question Deuxième partie

Sujet p. 3

> Dans un monde dominé par la technique, la littérature nous aide-elle à nous orienter ?

Démarche. Il faut d'abord préciser ce que signifie « s'orienter » : comprendre les choix auxquels nous confronte un monde technique et évaluer leurs conséquences humaines. L'essai peut montrer que la littérature éclaire ces choix en donnant à imaginer leurs effets et en mettant en scène des conflits de valeurs. Il faut enfin en marquer les limites : une œuvre littéraire ne remplace ni les connaissances scientifiques ni le débat collectif, et elle ne fournit pas toujours une réponse univoque.

Exemples mobilisés. Dans *Frankenstein* de Mary Shelley, l'expérience de Victor Frankenstein et son abandon de la créature permettent d'interroger la responsabilité du créateur. Dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, la reproduction contrôlée, le conditionnement et la consommation de soma donnent à voir une société qui privilégie la stabilité au prix de libertés individuelles. Ces exemples servent à examiner des enjeux ; ils ne présentent pas les romans comme des analyses scientifiques de la technique.

RÉPONSE À RETENIR

Introduction. Les techniques transforment profondément nos manières de travailler, de communiquer, de soigner et d'organiser la société. Elles ouvrent des possibilités nouvelles, mais posent aussi des questions : quels usages faut-il encourager, quelles limites fixer et au nom de quelles valeurs ? S'orienter dans un monde dominé par la technique, ce n'est donc pas seulement savoir comment fonctionnent les outils ; c'est aussi comprendre ce qu'ils changent dans nos vies et décider de ce que nous voulons préserver. La littérature peut-elle nous aider à prendre ces décisions ? Elle ne donne ni mode d'emploi ni expertise technique, mais elle rend visibles des expériences humaines et des conflits de valeurs que les innovations peuvent susciter. Elle constitue ainsi une aide précieuse, à condition de ne pas lui demander une réponse automatique.

I. La littérature rend sensibles les conséquences humaines des choix techniques. Une innovation se présente souvent sous la forme d'un projet, d'un calcul d'efficacité ou d'une promesse de progrès. La fiction peut déplacer le regard vers ceux qui en subissent les effets, en donnant une place à leurs expériences et à leurs voix. Dans *Frankenstein* de Mary Shelley, Victor Frankenstein parvient à donner vie à une créature, mais il l'abandonne. Le récit ne se réduit donc pas à la fascination pour une découverte scientifique : il met en question la responsabilité de celui qui crée et les conséquences de son refus d'assumer son acte. Le lecteur est amené à se demander si la réussite d'une entreprise suffit à la justifier, ou si elle oblige aussi à répondre du sort de ceux qu'elle fait exister.

Cette puissance d'imagination aide à envisager des conséquences avant qu'elles ne deviennent des faits accomplis. Elle rend perceptibles des risques qui, dans un débat abstrait, pourraient sembler lointains : solitude, dépendance, domination ou atteinte à la liberté. En faisant éprouver des situations et en donnant à voir des choix, un roman peut ainsi élargir notre jugement. Il ne prouve pas qu'un scénario se réalisera, mais il nous entraîne à poser des questions que la seule recherche de l'efficacité pourrait laisser de côté.

II. La littérature fournit aussi des repères pour juger les formes de société que la technique rend possibles. Dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, la reproduction contrôlée et le conditionnement organisent une société qui recherche la stabilité ; le soma contribue à écarter les émotions pénibles. Cette représentation permet de réfléchir au prix d'un ordre social qui prétend supprimer l'inconfort : la sécurité et le bonheur affichés peuvent-ils justifier la réduction de l'autonomie et de la liberté de penser ? Le roman ne propose pas un programme politique à appliquer. Il construit plutôt une situation qui oblige le lecteur à examiner les valeurs cachées derrière l'idée de progrès et à se demander qui décide de ses objectifs.

La littérature peut également faire apparaître le rôle des individus et des institutions : une technique n'agit pas seule, elle est conçue, financée, diffusée et utilisée dans une société donnée. Les récits donnent forme aux responsabilités, aux intérêts et aux rapports de pouvoir qui accompagnent ces usages. En ce sens, ils aident à s'orienter non en indiquant une direction unique, mais en rendant plus clairs les choix et les conséquences que l'on doit discuter collectivement.

III. Cette aide demeure toutefois partielle. Une œuvre littéraire n'est pas une étude technique : elle ne permet pas, à elle seule, d'établir la probabilité d'un risque ni de déterminer le fonctionnement réel d'un dispositif. Pour cela, il faut aussi des connaissances scientifiques, des informations fiables et une réflexion politique. En outre, la fiction peut simplifier les problèmes ou dramatiser certaines évolutions. Un lecteur ne doit donc pas confondre une possibilité imaginée avec une prédiction certaine.

Enfin, la littérature n'impose pas toujours une interprétation unique. Cette pluralité est à la fois une limite et une force : un livre ne tranche pas nécessairement à notre place, mais il peut nous apprendre à considérer des points de vue opposés, à éprouver nos convictions et à mieux formuler les questions. Il oriente alors le jugement sans le remplacer.

Conclusion. Dans un monde dominé par la technique, la littérature nous aide à nous orienter parce qu'elle fait voir les conséquences humaines des innovations, met en scène les responsabilités et rend discutables les valeurs qui déterminent leurs usages. Elle n'est ni une expertise scientifique ni une boussole donnant une direction certaine. Son apport est complémentaire : elle nourrit l'imagination morale et le jugement, tandis que les connaissances techniques et le débat public permettent d'évaluer les faits et de décider ensemble. Elle ne choisit pas à notre place, mais elle peut nous aider à mieux comprendre ce qui est en jeu avant de choisir.

Sujet : https://www.sujetdebac.fr/annales-pdf/2022/spe-humanites-litterature-philo-2022-mayotte-liban-2-sujet-officiel.pdf
© FormaV EI • Proposition de correction, distincte d'un corrigé officiel.

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.